

Souvenirs de l'acquisition du Serghievskoïe Podvorie

Extrait des mémoires de Michel Ossorguine (1887-1950)

Le 18 juillet 1924. Quelle journée mémorable pour tous ceux qui sont proches du Serghievskoïe Podvorie et ceux qui d'une façon ou d'une autre sont liés avec lui. Ce jour, par la volonté de Dieu et l'intercession de saint Serge, le Serghievskoïe Podvorie qui nous est si cher, fut acquis aux enchères vers 4h de l'après-midi. L'adjudication se fit au Palais de justice de la Cité, en accord avec les conditions du Traité de Versailles portant sur la liquidation des biens immobiliers allemands.

Afin de pouvoir décrire les étapes de la découverte du Serghievskoïe Podvorie et la manière dont il fut achevé, il faut revenir un peu en arrière.

Jusqu'en 1924 je vivais à Baden-Baden en Allemagne, où je fis connaissance avec le métropolite Euloge et me liais avec lui. Le Métropolite me confia une tâche d'une extrême complexité : il cherchait à recevoir du consulat d'Espagne à Stuttgart l'église orthodoxe russe construite dans les années 60 par la grande duchesse Vera Konstantinova, petite-fille de l'empereur Nicolas 1. Avec l'aide de Dieu je réussis à surmonter les difficultés les plus invraisemblables ; le vœu du Métropolite se réalisa, et une paroisse rattachée à celle de Baden-Baden fut organisée, ce qui créa un nouveau centre pour l'émigration russe.

Encouragé par ce succès, le métropolite se mit à me parler de la dissémination russe. Ainsi j'appris que depuis 1923 les émigrés russes, cherchant à échapper au chômage et au coût de vie croissants en Allemagne, quittaient ce pays pour la France. En particulier, ils se rendaient à Paris, où l'unique église, située à Daru, ne pouvait plus, depuis un certain temps contenir tous les fidèles. Il était donc impératif d'ouvrir une deuxième paroisse, mais les tentatives faites jusqu'alors s'étaient soldées par un échec.

C'est alors que l'idée me vint de faire mon possible pour servir l'œuvre de Dieu en ce domaine ; l'idée s'empara à tel point de mon esprit, que je pris la décision de déménager à Paris avec ma femme et mon fils à la fin de 1923. Le 21 janvier 1924 nous nous établîmes à Clamart, pouvant vivre de la modeste somme d'argent que j'avais gagnée en Allemagne, ce qui me libérait de la nécessité de chercher un gagne-pain dans l'immédiat. Dès mon arrivée je me présentais chez le métropolite Euloge et lui dit que j'avais réussi à rassembler une certaine somme (près de 50 000 F) destinée à l'organisation d'une paroisse et dont il pouvait disposer. S'il me bénissait pour le faire, je pourrais m'occuper exclusivement à chercher un endroit pour cette église. Bien que plutôt sceptique quant aux chances de réussite, le métropolite me donna sa bénédiction avec empressement. Nous nous mîmes d'accord que je ne viendrais le voir que lorsque j'aurais quelque chose de positif à lui rapporter, ceci pour ne pas lui faire perdre son temps. Je commençais mes recherches dès le lendemain. Au début, il m'était très difficile de me retrouver dans cette ville que je ne connaissais pas et dans une administration qui ne m'était pas familière. Mais avec l'aide de Dieu je m'y fis. La mémoire de l'héroïque évacuation du général Wrangel était alors encore fraîche. Ceci explique pourquoi les fonctionnaires me recevaient partout avec beaucoup de bienveillance lorsque je me présentais dans les bureaux de l'une ou de l'autre administration en ma qualité de fondé de pouvoir du chef de l'église russe émigrée. Plusieurs manifestaient de la compréhension et essayaient de m'aider par actes ou par conseils. Dans mes archives je conserve le brouillon de la liste d'interminable succession de services administratifs que j'ai eu à visiter. Je ne nommerai que le Président du Conseil Municipal à l'Hôtel de Ville, auprès de qui j'avais introduit une demande de mettre à disposition de l'émigration russe une église où l'on ne célébrait plus ou un garage vide, une grande salle ou même un terrain sur lequel on pourrait construire une baraque. Après de longs pourparlers j'introduisais des demandes analogues auprès du Ministère des Beaux-Arts et celui des Affaires Intérieures. Je dois dire qu'à ce moment-là trois personnes seulement étaient tenues au courant de mes démarches et de leur résultat : mon oncle, le prince G. N. Troubetzkoy, son beau-père, le prince Khreptovitch-Boutenev, et S. D. Sazonov, l'ancien ministre des Affaires Etrangères. Tous trois se sont montrés très favorables à mon initiative et m'ont aidé par les relations et connaissances

qu'ils avaient parmi les français. Ainsi, toutes nos requêtes étaient toujours signées par nous quatre en notre qualité de paroissiens de la rue Daru. Le Président du Conseil Municipal, donc, se montra très favorable à notre requête, qui fut examinée à l'assemblée des maires de la ville de Paris. La seule chose qu'on pouvait nous proposer était un terrain très isolé dans le XIII^e arrondissement, cela pour un loyer annuel de 6 000 F. Nous fûmes forcés de ne pas accepter cette offre. L'administration des Beaux-Arts répondit par un refus poli. Au Ministère de l'Intérieur on n'avait rien à nous proposer mais le directeur du Service des Cultes, M. Villart, montra une grande sympathie pour notre recherche et me donna l'adresse d'une église allemande, sise au 25 Rue Blanche, qui devait être bientôt mise aux enchères par le Ministère de la Justice.

Sur place j'appris qu'il s'agissait de l'ancienne église de l'ambassade d'Allemagne, située au rez-de-chaussée d'un immeuble à 4 étages comprenant quelques grandes salles et quatre appartements pour les employés. Ce premier résultat réel après presque un mois et demi d'échecs me donna des ailes. Je me mis à l'œuvre pour découvrir tous les détails utiles en vue de l'achat de cette église. Il s'avéra que la somme de départ pour les enchères avait été fixée à 320 000 F, et j'appris également que des candidats puissants s'intéressaient à ce bien : l'Armée du salut, les Galeries Lafayette, et l'église catholique de la Trinité. Cela signifiait que la valeur de l'achat serait absolument au-delà de nos moyens, et que nous devions essayer d'acquérir cette église avant qu'elle ne soit mise aux enchères. Dans ce but une pétition fut adressée à M. Colrat de Montrozier, alors Ministre de la Justice, demandant que cette église soit mise, ne fut-ce que temporairement, à la disposition de l'émigration russe, gratuitement ou à des conditions de faveur, pour y organiser une seconde paroisse. Cette pétition fut introduite dans des conditions on ne peut plus favorables : le ministre connaissait bien Marie Alexéevna Maklakova, qui arrangea qu'il nous invite à déjeuner. Au cours du repas je lui expliquais notre problème et lui remis la pétition. Le Ministre se montra d'une grande bienveillance pour notre projet, nous assura de son entier support et demanda un délai de deux semaines pour étudier le dossier. Pratiquement la veille du jour où je devais aller chez lui pour entendre ce qui avait été décidé (c'était vers la mi-mai), le cabinet Poincaré tomba, et M. Colrat adressa à Mme Maklakova une touchante lettre où il disait que ce n'était plus un ministre mais un simple citoyen qui lui écrivait, qu'il n'avait malheureusement plus aucun pouvoir pour nous aider et qu'il ne lui restait plus que de nous souhaiter du succès pour notre entreprise. Pour les raisons déjà mentionnées nous dûmes nous retirer de cette vente aux enchères. J'étais beaucoup chagriné par cet échec et me posais même la question si je devais continuer à perdre mon temps. Néanmoins je me rendais aux services des séquestres, où j'avais fait connaissance d'un certain nombre de fonctionnaires pendant ce délai de deux semaines que le ministre avait demandé pour se familiariser avec notre dossier. Je leur fis part de mon chagrin. L'un d'eux, réalisant que nous n'étions pas de taille à nous mesurer à de puissants concurrents dans l'affaire de l'église de l'Ambassade, me dit soudain qu'il me donnerait l'adresse d'une autre église allemande bien plus modeste située dans le 19^e arrondissement. Elle devait également être mise aux enchères, mais avec un prix de départ de 150 000 F seulement. L'adresse était 93, rue de Crimée. Je me rendis à cette adresse sans délai. Je me retrouvai devant une porte cadenassée portant les scellés du séquestre. Les voisins me dirent que le gardien vivait tout près. Je le trouvais immédiatement ; nous nous mimes d'accord qu'il me ferait visiter la propriété sans toucher les scellés si je lui payais un verre. Une fois sur le territoire, j'étais stupéfait. Imaginez un grand terrain inhabité depuis 10 ans, situé sur une butte et à son pied des maisons, des arbres, des herbes envahissant la cour, isolée de la rue par les façades arrière des maisons voisines. La végétation de 10 années donnait à l'ensemble un charme très pittoresque. Une rapide inspection de l'église et des maisons montra que le tout avait besoin de réparations substantielles. J'étais très impressionné par le pittoresque état d'abandon de la propriété mais je vis très clairement les possibilités qu'elle offrait pour nos plans. J'étais à tel point enflammé par l'idée que c'était là exactement ce qu'il nous fallait et que le Seigneur ne pouvait pas ne pas m'aider à réaliser mon rêve que, rentré à la maison tout transfiguré, sans délai je mis mes collaborateurs au courant. Le lendemain, je m'en souviens très clairement, je rendis visite au métropolitain Euloge, que je n'avais plus rencontré depuis deux mois et demi. Je ne lui racontai rien, mais lui demandai s'il pouvait me consacrer deux ou trois heures de temps pour visiter la propriété que j'avais découverte. Sentant l'importance de ma demande, le métropolitain se dit prêt à y aller tout de suite. Je le priai de se coiffer d'un simple chapeau pour ne pas attirer l'attention.

Quarante-cinq minutes plus tard nous sortîmes de la station de métro Botzaris et traversâmes le parc des Buttes Chaumont. Voyant ce merveilleux parc, il dit : « quel bel endroit pour lire les prières du matin ».

Le gardien, que j'avais prévenu, nous attendait. Le métropolite fut ravi par ce qu'il vit. Nous visitâmes l'église et tous les étages des maisons. Jamais je ne vis le métropolite d'aussi bonne humeur. Très inspiré, il dit : « ce n'est pas qu'une deuxième paroisse qu'on peut organiser ici, mais même des cours pastoraux ».

Sur le chemin de retour, lorsque le premier enthousiasme fut passé, le métropolite se mit à me raisonner que c'était de la folie que de rêver à l'achat d'une telle propriété, que ce serait extrêmement cher, que nous n'avions pas d'argent, etc. De mon côté je lui répétais que Dieu nous aiderait, que je ne doutais pas du succès, et que nous n'avions qu'à croire fermement à cette aide de Dieu. Il me revient à la mémoire un petit détail de caractère familial : mon fils aîné, alors âgé de trois ans, ajoutait de sa propre initiative à ses prières du matin et du soir : « Seigneur, faut que papa réussisse à acheter l'église et que les séquestres ne le mangent pas. » Je quittais le métropolite après avoir reçu son accord pour que je fasse de mon mieux pour faire avancer la date de la mise aux enchères en profitant de mes nouvelles connaissances parmi les fonctionnaires, et que je cherche à obtenir des autorités des conditions aussi favorables que possible pour le paiement au cas où nous réussirions à obtenir cette propriété.

En prenant congé du métropolite je lui dis : « Vous devez être conscient, vladyka, que maintenant le succès de notre entreprise dépend du fait que personne ne soit mis au courant, du moins provisoirement. Je vous demande de me promettre que vous n'en parlerez à personne ». Le métropolite me donna sa parole.

Je dois ici ajouter que mes économies personnelles touchaient à leur fin. Je ne pouvais donc plus me consacrer exclusivement à l'acquisition de la propriété, car je devais trouver du travail pour vivre. Là aussi, le Seigneur m'aida : je trouvais un emploi qui consistait en la distribution, dans les rues et les grands magasins, de tracts faisant la réclame de rasoirs de sûreté. Comme je n'étais donc pas lié à un lieu précis, je pouvais faire mon travail au voisinage des institutions qui m'intéressaient.

Pendant près de deux semaines je m'occupai à faire fixer la date où se tiendrait la vente aux enchères, essayant en même temps d'obtenir des conditions aussi favorables que possible. Je réussis à arranger cela comme suit : pour pouvoir prendre part aux enchères, il fallait au préalable verser 10% de la valeur estimée, donc 15 000 F. Cinq semaines après la vente, l'acheteur aurait à payer les frais et taxes, s'élevant à 15.5% du prix de vente. Le reste serait mis sous hypothèque pendant 5 mois et demi. Comme je l'ai déjà dit nous possédions assez pour payer l'avance et les frais.

Mais tenant compte de notre état de pauvreté, le délai de 5 mois et demi pour réunir le reste de l'argent serait de toute façon insuffisant. Pourtant je restais confiant, songeant à l'importance que cette affaire avait pour l'Eglise. Vers le 1er juin les fonctionnaires que je connaissais bien me firent savoir que la vente était fixée pour le 18 juillet. C'était, je le savais bien, la date de la fête de Saint Serge, et je vis en cela un présage de la bénédiction divine. Je me rendis chez le métropolite pour le mettre au courant de la bonne nouvelle. Au bureau de vladyka je trouvais son secrétaire, M. Ametistov, qui était depuis quelques temps au courant de l'affaire, et nous soutenait avec enthousiasme. Je m'écriais : « Vladyka, nous participerons aux enchères le jour de la fête de Saint Serge ; il nous aidera, et nous devons lui dédier cette église. » Monsieur Ametistov ajouta aussitôt : « et l'ensemble se nommera Serghievskoïe Podvorie ». (Podvorie= petit communauté monastique et son église qui représente un monastère ou un patriarcat dans un autre lieu). Le métropolite se signa avec ferveur et dit « Que Dieu nous donne le succès par l'intercession de Saint Serge ».

En attendant le jour des enchères, je me mis à chercher comment faire grandir notre capital, ceci afin d'apaiser un peu le métropolite qui se disait de plus en plus incertain du succès, vu notre manque de moyens. Dans ce but, le prince Troubetzkoy me présenta à M. Zamen, l'ancien directeur du Service des Crédits. Bien que son espoir de nous trouver entre 25 000 et 50 000 F ne devait pas se réaliser, ce monsieur Zamen joua un rôle très important car il était le seul parmi les financiers qui non seulement ne

décourageait pas le métropolitain mais, au contraire, l'encourageait activement en lui disant sa certitude que nous obtiendrions cette propriété. Je ne puis passer sous silence le fait que, dans mon état de fatigue et de surmenage, les incessants doutes et les hésitations sans fin du métropolitain me menèrent plus d'une fois au bord de l'épuisement total, surtout que c'était moi qui devais les dissiper. Ainsi il n'était pas exceptionnel qu'à mon retour à Clamart après une journée de tracasseries, je trouve à la maison un télégramme du métropolitain me priant de venir sans délais. Je revenais alors sans tarder à Paris pour essayer, souvent jusqu'à tard dans la soirée, de dissiper une nouvelle vague de doutes. C'est ainsi qu'une semaine avant la vente le métropolitain me fit venir chez lui. J'arrivais chez lui après 10h du soir et remarquai quelque chose d'inhabituel dans son comportement. Sans me regarder en face, la tête entre les mains, il me dit d'une voix sourde : « j'ai pris la décision d'abandonner cette affaire. Nous n'avons pas d'argent et personne ne nous le donnera. Je vous ai convoqué pour vous faire part de cette décision ».

J'étais abasourdi. Mais je compris ce qui avait dû se passer, et je m'écriai : « Vladyka, avez-vous donc mis M. Kokovtzev au courant ? » Le métropolitain me jeta un regard inquiet et me répondit d'une voix très faible : « je lui en ai parlé ». « C'est ainsi que vous tenez votre promesse ? J'ai tout compris. » Alors je lui demandais de m'arranger sur-le-champ une entrevue avec le banquier Kokovtzev, cela en dépit de l'heure avancée. Le métropolitain se dit d'accord et un quart d'heure plus tard j'étais chez M. Kokovtzev. Très vite, je compris que le métropolitain lui avait dévoilé tous les détails de notre plan. M. Kokovtzev ne me donna même pas le temps de m'expliquer, et me promettant d'être bref, se lança dans un long discours en cherchant, point par point, à réfuter mes arguments. Son discours se termina ainsi : « Ce n'est pas la foi qui vous manque, mais un bien immobilier s'achète avec du papier et un crayon à la main et de l'argent dans les poches ; vous n'avez ni l'un ni l'autre, ni le troisième. « De toute évidence toute discussion était inutile, car il n'écoutait rien. En m'excusant pour l'heure tardive de ma visite, je le quittais et revins chez le métropolitain. Celui-ci m'assailit de questions, mais je ne fis qu'un geste de découragement en disant : « on ne peut lui faire entendre raison ». Et à mon indicible honte, je perdis le contrôle de moi-même et éclatai en sanglots. Curieusement, c'était précisément cela qui sauva la situation. Le pauvre métropolitain fut à tel point effrayé qu'il s'empara d'un verre d'eau, me fit boire, m'étreignit et dit « mon ami, pardonnez-moi, je ne l'écouterai plus jamais, nous irons aux enchères. Mais calmez-vous, pour l'amour de Dieu ». Après cette soirée, jusqu'à l'achat de la propriété le métropolitain se montra ferme et résolu.

Quant au comte Kokovtzev, une fois l'affaire conclue en dépit de son opposition, il me bouda pendant près de deux ans ; pourtant, par la suite nous avons eu d'excellentes relations, et il m'a été d'une aide précieuse en d'autres affaires.

Toute cette lutte, toutes ces difficultés, mon sentiment de solitude et le sentiment de ne pas être à la hauteur de cette tâche me firent sombrer dans l'apathie et le désespoir dans les jours précédant la vente aux enchères. En regardant de ma fenêtre à Clamart le feu d'artifice du 14 juillet au-dessus de Paris, je me disais que mes idées et mes espoirs étaient aussi éphémères que ces fusées. Une visite de la propriété tant désirée en compagnie des frères Kovalevsky me redonna quelque optimisme. La vue de toute cette verdure fraîche et l'enthousiasme de mes compagnons sincèrement persuadés que Saint Serge nous aiderait me firent reprendre courage.

Et voilà qu'arriva ce jour si attendu du 18 juillet 1924, un des jours qui a le plus marqué ma vie. La veille nous nous étions mis d'accord avec le métropolitain que la somme à ne dépasser en aucun cas serait de 300 000 F. Personnellement je n'attachais pas trop d'importance à cette limite, car nous ne possédions même pas le tiers de cette somme, et je dis donc que je me tiendrais à cette limite. Nous verrons plus loin comment ce plafond de 300 000 F faillit me placer dans une situation presque tragique. Le métropolitain fixa le programme pour le lendemain. Je viendrais à la rue Daru vers midi et demi, où il célébrerait lui-même un moleben (service d'action de grâce) et me bénirait avec l'icône de Saint Serge. Ensuite j'irais au Palais de Justice, où les enchères étaient prévues pour deux heures. A cette époque les russes en France n'observaient pas particulièrement la fête de Saint Serge, et à cause de cela il n'y avait que peu de fidèles à la liturgie non festive. Lorsque le métropolitain annonça son intention de célébrer un moleben au milieu de l'église, ce fut ressenti comme quelque chose d'inhabituel. Le métropolitain

célébra seul, j'étais à côté de lui comme chantre ; parmi les fidèles il y avait M. Sazonov, dont c'était le jour de fête et qui savait la raison de ce moleben. A l'instant où le métropolite me bénit avec l'icône de Saint Serge, M. Sazonov s'approcha de lui et chuchota : « il a une mission bien importante, je suis sûre de sa réussite ».

Au Palais de Justice, je trouvai notre avoué, Maître Clouseau, à qui je remis les 15 000 F requis pour pouvoir prendre part aux enchères. Bien qu'il m'ait posé la question à plusieurs reprises, je n'osai pas lui dire jusqu'à quelle somme je l'autorisais à monter. Il y avait seize autres candidats acheteurs, parmi eux un représentant de l'Armée du Salut. Mon avoué augmenta ma tension en me disant que celui-ci était un concurrent dangereux, car il disposait de beaucoup d'argent en dollars et de livres anglaises. Les autres étaient de petits négociants locaux qui n'étaient pas vraiment dangereux.

Ce n'est que dans la salle des ventes, où mon avoué ne pouvait entrer en contact avec personne d'autre que moi-même, que je lui chuchotai que notre prix limite était de 300 000 F. Maître Clouseau dit que le prix pourrait bien dépasser cette limite, mais me demanda de lui faire confiance et de le laisser faire.

Enfin la vente débuta. Le prix de départ était fixé à 150 000 F auquel les petits commerçants ajoutaient pas tranche de 500 ou 1000 F. Voyant que mon avoué n'intervenait toujours pas, celui du représentant de l'Armée du Salut offrit 5000 F de plus, à quoi maître Clouseau répondit en offrant 10 000 F. Il fit de même à chaque fois que notre concurrent offrait 5000 F. Le prix avait à cette instant _atteint 180 000, mais lorsqu'il grimpa à 300 000, je vis le représentant de l'Armée du Salut faire à son avoué signe de cesser d'offrir. Et là, soudain, un des petits concurrents, -fit monter le prix de 1000 F encore. J'avais un vrai problème de conscience : j'avais donné au métropolite l'assurance de ne pas dépasser 300 000 F, tandis que mon avoué me poussait à continuer, car notre concurrent ne semblait pas vouloir risquer gros. Finalement je lui permis de continuer, chaque offre du concurrent était automatiquement doublée par mon avoué, comme si nous disposions de réserves illimitées. Enfin, pour 321 000 F la propriété nous fut adjugée.

Sans perdre de temps j'ai couru chez le métropolite, lequel ne voulut d'abord pas croire que l'affaire était conclue en notre faveur. Ensuite, apprenant que j'avais quand même dépassé la limite fixée, il se mit à me faire des reproches. Je ne m'attendais vraiment pas à cela, et lui dit : « vous avez là une belle façon de me remercier ». Je quittai son bureau sans même prendre congé. A Clamart, la nouvelle fut accueillie tout à fait autrement : le comte Khreptovitch et le prince Troubetzkoy se montrèrent sincèrement heureux de l'issue, me félicitèrent et m'embrassèrent, et furent attristés en apprenant la réaction du métropolite. Dès le lendemain les fracas et les complications reprirent. Tout d'abord, il y avait le côté juridique de l'affaire. L'achat n'était considéré comme définitif que le jour de l'entrée en possession, après que l'acheteur eut payé les frais et les taxes prévus. Entre-temps, n'importe qui avait le droit de venir au tribunal, de donner une garantie (10% du dernier prix) et d'y ajouter quelque chose, même une somme infime; dans ce cas, la propriété serait remise en vente 6 mois plus tard. Dans notre cas, l'entrée en possession était fixée pour le 18 août. Tenant compte de l'humeur du métropolite, je lui cachai soigneusement une telle éventualité. Entre-temps, des personnes comme M. Kokovtzev poussaient le métropolite à se désister et sacrifier la caution de 15 000 F déjà versée.

L'autre complication nous fut causée par l'Armée du Salut. Elle nous écrivait qu'elle désirait pour ses réunions louer la salle sous l'église ou bien deux des maisons. J'écrivis à leur avoué, remerciant leur représentant pour sa noble attitude lors des enchères et leur demandant de patienter jusqu'à ce que j'eus parlé au métropolite de leur proposition ; cela pourrait prendre quelques temps, le métropolite étant absent. Le 19 août, la date dangereuse étant passée, je leur écrivis de nouveau, disant cette fois que nous regrettions d'être obligés de leur refuser, nous même ayant un besoin pressant de tous les bâtiments de la propriété.

Avant l'entrée en possession deux événements doivent être racontés ; Au cours de la semaine qui suivit la vente, toutes sortes de personnes faisaient croire au métropolite que l'affaire était insensée. Alors je demandai à une personnalité du monde financier, qui s'était montrée impartiale, qu'elle envoie un architecte sur les lieux pour procéder à une estimation de la réelle valeur de notre propriété : l'achat était-il ou non avantageux ? La conclusion de cette expertise fut que les bâtiments existants n'avaient aucune

valeur réelle, et étaient bons à être démolis ; par contre le terrain, même en tenant compte du coût des travaux de nivellement éventuels, était un excellent investissement.

L'autre problème découlait du fait qu'en tout et pour tout notre capital s'élevait à 53 200 F, dont 15 000 avaient déjà été dépensés. Pour pouvoir payer les frais et les taxes le 18 août, il nous manquait 12 000 F.

Partout où je me présentais pour essayer de réunir cette somme, j'essuyais des refus, car l'opinion générale était toujours hostile à notre entreprise. Un jour, j'entendis qu'on parlait de moi comme de « l'auteur de l'enfant mort-né ».

C'est alors que se produisit un événement presque miraculeux. Le jour de mon anniversaire, le 12 août, je me rendais à la petite église de Clamart. Le vieux comte Khreptovitch-Boutenev, venant à ma rencontre dans le jardin agitait un papier en criant : « je vous félicite ! » Je crus qu'il me félicitait à l'occasion de mon anniversaire, mais le papier qu'il tenait s'avéra être un chèque de 12000 F. Jadis, en quittant l'Autriche pour s'installer en France, le vieux comte avait confié à son avoué des actions qui n'étaient pas alors coté en bourse, et l'avait chargé de les vendre si jamais leur prix devenait. Intéressant. La valeur de ces actions ayant soudainement augmenté, l'avoué les avait vendues et venait d'envoyer un chèque avec le produit de cette transaction. Le comte me donna immédiatement ce chèque pour que nous puissions entrer en possession de notre propriété.

Le 18 août donc nous devenions propriétaires. Il ne nous restait plus qu'à trouver 321 000 F pour le 30 janvier.

Entre-temps nous avons créé un comité chargé d'établir une Académie Théologique dans la propriété nouvellement acquise. Le prof. Zenkovsky déclara que le Dr Motte avait mis à disposition du métropolite Euloge la somme de 5 000 dollars en vue de l'achat de la propriété -c'était le premier don vraiment important. Lors de la réunion du 7 août je proposais d'inviter le prince Vassiltchikov pour le charger de rassembler l'argent ; cette proposition fut acceptée à l'unanimité. Le prince Vassiltchikov nous rendit des services inestimables par son influence et ses relations. Le secrétaire du diocèse, M. Amestistov, élaborera pour le 14 août un Règlement du comité chargé d'établir le Serghievskoïe Podvorie à Paris. Initialement, ce comité se composait de l'archimandrite Jean (Leontchoukov), de l'archiprêtre Georges Spassky, du pro Troubetzkoy, de M. Kulmann (représentant le Dr. Mott), de M. Kartachov, du pr. Vassiltchov, de M. Boutenev, de M. Liperovsky et de moi-même. Très vite se joignirent à nous d'autres personnes, qui ont beaucoup contribué au succès de l'entreprise : M. Vakhrouchev, M. Kachtanov, M. Schidlovsky, M. Kovalevsky et l'archiprêtre Serge Boulgakov. Le jour de la fête de la Transfiguration le métropolite fit un appel à son diocèse pour faire une quête en faveur du Podvorie. Cet appel fut lu dans tous les pays d'Europe où il y avait des paroisses dépendant de Monseigneur Euloge.

Partout se créèrent des comités locaux se chargeant de recueillir des fonds.

Avec les premières rentrées d'argent il fut possible de remettre plus ou moins en état deux chambres de la maison du concierge.

C'est là que, le 7 septembre, nous nous installions, ma femme, mon fils et moi. Notre deuxième enfant était attendu pour deux semaines plus tard, mais la tension et la fatigue du déménagement ont da influencer cette fin de grossesse de telle façon que notre deuxième fils vit le jour le lendemain de notre installation rue de Crimée. L'absence d'argent nécessaire à des aménagements sérieux nous obligea, au début, à vivre dans des conditions très primitives : nous n'avions ni eau, ni gaz, ni électricité, le toit de la cuisine était pourri et s'effondrait. Ce n'est que plus tard, fin septembre, que nos conditions de vie s'améliorèrent.

Le tout premier service divin orthodoxe célébré sur le territoire du Serghievskoïe Podvorie fut le baptême de notre fils Nicolas. Il fut célébré par le recteur de la rue Daru, l'archiprêtre Iao Smirnov, dans la chambre du bas de la maison du concierge. C'est au même endroit que fut célébrée la première divine liturgie par le p. Georges Spassky le 15 janvier 1925 pour la fête de notre sainte familiale, sainte Iouliania.

Au fur et à mesure qu'arrivaient les dons, notre comité de construction entreprenait les travaux les plus pressants dans tous les bâtiments, des travaux de canalisation, de conduite de gaz et d'eau et de réparation de la toiture. Le jour de la fête d'automne de Saint Serge (8 octobre), alors que j'ouvrais les portes et laissais entrer les ouvriers, j'entendis des cris venant de l'église. Je vis que tout le clocher de devant était en feu. La veille au soir, les ouvriers couvreurs avaient laissé le brasier -qu'ils utilisaient pour chauffer leurs fers à souder sur le toit -non éteint en le couvrant simplement d'un couvercle. Mais la nuit le vent avait attisé les braises, et une étincelle avait mis le feu à la charpente du clocher. Nous réussîmes à éteindre les flammes qui, grâce à Dieu, n'étaient apparues qu'après l'arrivée des ouvriers.

Le soir du même jour, M. Zaitzev faisait sa première conférence au profit du Podvorie. Le prince Vassiltchikov avait rassemblé des représentants de la presse de toutes les tendances. Alors, presque Chaque jour on pouvait lire dans l'un ou l'autre journal russe quelque chose concernant le Podvorie : un article, un entrefilet, des informations sur les dons arrivés et sur la somme qu'il fallait encore rassembler. En novembre 1924 le comte Khreptovitch-Boutenev publia long article sur l'histoire de l'église allemande qui se trouvait sur ces lieux et sur son fondateur le pasteur, Bodelschwing. Les données provenaient d'une brochure parue en 1908 pour le cinquantenaire de cette église allemande que j'avais trouvée dans un des greniers.

Le plus souvent, les dons nous parvenaient sous forme de petits sommes. Notre trésorier, mon grand ami Schidlovsky, a un temps tenu le journal des plus touchants de ces innombrables dons. Je me souviens moi-même de quelques-uns. Ainsi un soir de novembre -il faisait déjà nuit -une personne âgée vint frapper à la porte et me demanda si c'était ici que s'établissait le Podvorie. Oui, c'était bien ici, lui répondis-je. Elle me tendit dix francs avec ces paroles : « acceptez ma contribution et priez pour la servante de Dieu Marie. » Un jour le p. Georges Spassky et moi rentrions à Paris. A la gare Saint-Lazare un porteur nous demanda en un russe approximatif, si le père était un prêtre russe. Sur notre réponse affirmative il nous donna 25 F en nous expliquant que c'était pour le Serghievskoïe Podvorie de sa part et de celle de deux camarades kalmouks russes. Un jour, je reçus un envoi provenant de l'île de Java, contenant un billet disant seulement : « de la part d'un russe isolé » et une pièce de monnaie. Il m'a fallu visiter plus d'une banque avant que quelqu'un ne reconnaisse la pièce -qui s'avéra être d'une valeur non négligeable - et me la change.

Il y eu aussi un cas d'aide tout à fait exceptionnel de la part d'un juif russe non baptisé. "était déjà novembre, l'échéance de paiement approchait, et il nous manquait toujours 100 000 F. Nous avons commencé à penser à une hypothèque d'au moins une partie de nos possessions ou à un emprunt, mais la prévision des intérêts à payer nous retenait. Alors une de mes connaissances, M. Kreisleir, s'étonna que nous n'ayons pas songé à demander de l'aide à M. Moïse Guinsbourg, un philanthrope russe bien connu, un grand ami et bienfaiteur des matins russes. Je me rendis chez ce M. Guinsbourg et compris très vite qu'il nous aiderait volontiers si le métropolitain le lui demandait. Comme j'étais sûr que vladyka serait d'accord, je fixai un jour et une heure, sous réserve, pour leur entrevue. En effet le métropolitain se rendit chez M. Guinsbourg. Après avoir écouté vladyka, le vieillard (il avait près de 80 ans) dit qu'il était prêt à donner son soutien à une grande initiative russe et attendait qu'on lui dise de quoi il s'agissait concrètement. Apprenant que nous lui demandions de nous prêter 100 000 F, il parla ainsi : « Vladyka, ces 100 000 F sont dès à présent à votre disposition. Je vous en ferais même cadeau, mais je crains que cela nuise à votre réputation. J'entends déjà les gens dire qu'un youpin (c'est ainsi qu'il le dit) a acheté une église pour un métropolitain russe. Je crois donc qu'il vaut mieux que je vous prête cette somme -bien entendu, sans intérêts et sans que vous signiez un reçu. Vous pourrez me rembourser le jour où vous en aurez les moyens, et sinon je n'exigerai rien ». Nous ne savions pas comment le remercier, et sortîmes porteurs d'un chèque pour la valeur de 100 000 F en livres sterling. Nous étions alors à même de payer notre dû au gouvernement français pour le 30 janvier 1925. Bientôt ce geste généreux de M. Guinsbourg fut de notoriété publique, ce qui permit à ceux qui n'aimaient pas le métropolitain de faire circuler la rumeur que M. Guinsbourg avait lui-même prédite : le Podvorie avait été acheté grâce à de l'argent judéo maçonnique. Mais cela eu également une autre conséquence : soudain les banquiers et entrepreneurs russes se mirent à nous aider généreusement. Entre autre la banque de

M. Kokovtzev apporta de l'aide, et même M. Giers, qui avait été farouchement opposé à une aide quelconque, libéra pour nous 50 000 F du fond diplomatique russe qu'il gérait.

Ces derniers dons permirent de mener à bien les rénovations commencées en septembre 1924 et qui se faisaient en fonction de l'argent disponible. Presque tout était remis en état pour le jour de la consécration de l'église le 1^{er} mars 1925, et tous les travaux se terminèrent en avril.

Grâce aux dons qui ne cessaient de nous arriver, il nous fut possible de rembourser assez rapidement M. Guinsbourg. En fait, nous avions en caisse la valeur en francs de notre dette, c. mais le cours du franc par rapport à la livre sterling ayant baissé, la somme dont nous disposions ne suffisait plus. Accompagné de M. Schidlovsky, j'allai chez M. Guinsbourg pour lui rendre tout ce que nous avions. Celui-ci loua fort notre ponctualité et nous étonna en disant que tout était réglé. Nous lui fîmes remarquer que, suite à la chute du franc nous avons toujours une certaine dette, mais lui nous montra un document prouvant qu'émettant son chèque, il s'était assuré contre les fluctuations du cours du franc. A l'instant où, l'ayant remercié très chaleureusement, nous allions le quitter, il nous arrêta et demanda quand il lui serait possible de venir visiter discrètement le Podvorie pour voir lui-même en quoi il pourrait encore nous aider. Je n'ai aucun doute qu'il ne cherchait que l'occasion de nous rendre l'argent remboursé. Pendant la visite que nous organisâmes pour lui, se produisit un incident extrêmement pénible : soudain apparut un homme bien connu pour être dérangé psychiquement, qui cracha aux pieds de notre bienfaiteur et le traita de juif galeux. M. Guinsbourg prit alors sèchement congé et, manifestement offensé jusqu'au fond de l'âme, nous quitta. Plus jamais aucune aide ne nous parvint de sa part. Voilà comment ce noble vieillard fut récompensé de sa bonté.

Maintenant que le Podvorie était devenu vraiment propriété russe et un monument à l'œuvre fructueuse et à l'effort de sacrifice de l'émigration russe, mes souvenirs sur l'acquisition du Serghievskoïe Podvorie peuvent se terminer. Je me permets pourtant d'évoquer brièvement encore deux journées significatives de son histoire. '

D'abord le 1^{er} mars 1925, dimanche du Pardon, le jour de la consécration de l'autel principal dédié à saint Serge. Ensuite le 31 mai 1925, dimanche des 318 Pères du Concile de Nicée, jour de la session académique solennelle à l'occasion de l'ouverture de l'Institut de Théologie et le début des cours.

On pourrait encore s'étendre sur l'histoire de la décoration de l'église par des peintures murales, qui dura de 1925 à 1927. C'était l'œuvre du peintre-décorateur D. S. Stelestzky, qui investit dans ce travail tout son talent et toute son âme. Mais tout cela se fit déjà après la consécration de l'église. La consécration même, vu l'absence de moyens financiers, se déroula avec la plus grande sobriété. Temporairement on avait installé une iconostase de toile peinte, œuvre du peintre Solomka. Le 16 janvier 1925 M. Kartachov m'écrivit que, selon ses informations, M. Bezobrazov (le futur évêque Cassien) arriva à la date prévue et s'installa au rez-de-chaussée de la maison des professeurs. Vers la mi-avril arriva l'évêque Benjamin. Qui venait de Serbie, et devint le premier inspecteur de l'Institut. Juillet vit l'arrivée, de Prague, de l'archiprêtre Serge Boulgakov avec sa famille.

Après l'inauguration de l'Institut une vie universitaire normale de type monastique s'installa au Serghievskoïe Podvorie.

Texte traduit par l'archevêque Serge.